NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

121 N° 4 October-December 1999

Henri de Lubac. Pourquoi ses Oeuvres nous parlent?

Georges CHANTRAINE (s.j.)

p. 612 - 629

https://www.nrt.be/en/articles/henri-de-lubac-pourquoi-ses-oeuvres-nous-parlent-68

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Henri de Lubac

POURQUOI SES ŒUVRES NOUS PARLENT

Le 11 décembre dernier, à l'Institut de France, le premier paru des 50 volumes des *Œuvres complètes* du cardinal Henri de Lubac (1896-1991), *Le Drame de l'humanisme athée*[1], fut présenté à la presse. Pourquoi les Éditions du Cerf, sous la direction scientifique de l'Association Internationale Cardinal Henri de Lubac, souhaitent-elles mettre à la portée de tous cette œuvre considérable?

Culture, éthique, tradition, foi ont été peu transmises à l'actuelle jeune génération. La plupart des jeunes, vivant dans une telle amnésie, cherchent des réponses vraies sur la vie, communiquées par des témoins authentiques. Lubac[2] en est un: il a perçu les questions existentielles les plus contemporaines. Très tôt, il a cerné un abîme entre l'Église et l'Humanité, comme il l'écrit[3] à son confrère et ami Robert Hamel (1897-1974): «Comment n'aurais-je pas conscience du malentendu, en apparence irrémédiable, qui creuse un abîme entre l'Église, pourtant seule messagère du Salut, et l'Humanité qui, aujourd'hui, se développe presque tout entière en dehors d'elle?»

I. – Sa tâche dans l'Église

Parmi les catholiques français qui devinrent adultes après la guerre de 1914-18, un très grand nombre fut séduit par l'Action française, née en France au moment de l'affaire Dreyfus (1897-

---

1. *Œuvres complètes*, t. 2: *Le Drame de l'humanisme athée*, publié sous la direction scientifique de G. CHANTRAINE, S.J. & M. SALES, S.J., assistés de F. CLINQUART, présentation de X. TILLIETTE, note historique de J. PRÉVOTAT, Paris, Cerf, 1998, 448 p., 185 FF, 1221 FB (cité dorénavant sous le sigle *DHA*).

2. M. SALES, «Lubac, Henri de», dans *Dictionnaire des religions*, édit. P. POUPARD, Paris, PUF, 1993[3], p. 1154-1161; O. DE BERRANGER, «Lubac Henri Sonier de, 1896-1991», dans *Dictionnaire critique de théologie*, édit. J.-Y. LACOSTE, Paris, PUF, 1998, p. 675-677. Voir aussi G. CHANTRAINE, *L'actualité de l'œuvre du cardinal Henri de Lubac*, dans *Communio* 24/2 (1999) 114-117 et 24/4 (1999) 117-119.

3. D'Avignon, le 11 mars 1929.

1899): «La politique d'abord», tel était le mot d'ordre du leader de celle-ci depuis 1905, Charles Maurras[4] (1868-1952), devenu monarchiste. Disciple de Comte, celui-ci mettait l'Église catholique au service de l'ordre politique et était soutenu par les intégristes. Jacques Maritain (1882-1973) fut le plus illustre représentant catholique de ce mouvement. Ses positions philosophiques dépendirent souvent d'opinions théologiques étroites, que certains de ses amis théologiens estimaient seules orthodoxes[5]. Le 29 décembre 1926, le pape Pie XI mit à l'Index sept ouvrages de Maurras ainsi que le journal *L'Action française*, en raison du «'politique d'abord' et des graves dangers d'annexion du spirituel et de sa perversion au profit d'un idéal tout temporel, 'naturaliste'»[6]. Désormais détaché de l'Action française, Maritain, inversant le mot d'ordre maurrassien, invitera, dans son livre *Primauté du spirituel* (1927), à un «Spirituel d'abord», qui ne satisfera pas entièrement Lubac[7].

Lubac ne fut pas attiré par l'Action française. Il partageait les vues de son père, Maurice: celui-ci, rallié à la République selon le conseil de Léon XIII en 1892[8], suivait la voie du comte Albert de Mun (1841-1914)[9] et était proche de catholiques sociaux, comme Hyacinthe de Gailhard-Bancel (1849-1930)[10]. Pour son fils Henri, le comte Albert de Mun était «le symbole»[11] d'une attitude catholique judicieuse. Devenu étudiant à la Faculté de droit de l'Institut catholique de Lyon (1912-1913), le jeune Lubac

---

4. Voir notice dans H. DE LUBAC, *Un inédit: Mémoire sur mes vingt premières années* (édité et annoté par G. CHANTRAINE & F. CLINQUART), dans *Bulletin de l'Association Internationale Cardinal Henri de Lubac* (cité dorénavant sous le signe *BAICHL*) I (1998) 7-31; II (1999) et III (2000) (à paraître) (cités dorénavant sous le sigle *MVPA* I, *MVPA* II et *MVPA* III), ici: I, 17-20, n. 23.

5. S'adressant à Lubac, Yves de Montcheuil (1899-1944) rapporte, en 1923, les propos que lui a tenus Michel Riquet (1898-1993), son compagnon d'études, au sujet de Maritain: «À l'Institut catholique [de Paris] on le met sur le pinacle, mais on le tient en même temps; puisqu'il a toujours derrière lui des théologiens qui lui disent: Si vous parlez autrement, vous prêtez flanc à l'hérésie — et comme lui-même n'a pas fait de théologie, il se range avec humilité à leur avis et ne veut pas risquer quelque chose en philosophie qui puisse être dangereux en théologie» (lettre de Montcheuil à Lubac, Jersey, 14 octobre 1923).

6. J. PRÉVOTAT, *Être chrétien en France au XXe siècle de 1914 à nos jours*, coll. Être chrétien en France, Paris, Seuil, 1998, p. 47.

7. Voir H. DE LUBAC, *Mémoire sur l'occasion de mes écrits*, avertissement de G. CHANTRAINE, Namur, Culture et Vérité, 1992², p. 22 (cité dorénavant sous le sigle *MOÉ*).

8. Voir *MVPA* I, 17 et *MVPA* II, texte de H. de Lubac entre les notes 55 et 55b des éditeurs.

9. Voir sa notice dans *MVPA* I, 12-15, n. 14.

10. Voir sa notice dans *MVPA* I, 16-17, n. 21.

11. *MVPA* I, 13.

s'étonne, donc, de recevoir, «sous la haute protection de nos évêques..., la pure doctrine de l'économie libérale», pendant que, «de l'autre côté du Rhône, à l'Université 'laïque et maçonnique', Philippe Gonnard[12] donnait un enseignement inspiré de la doctrine sociale de l'Église»[13]. Il s'intéresse à l'Action populaire des jésuites, alors située à Reims; il participe à des réunions de l'Action Catholique de la Jeunesse de France; il entend, à la Chronique Sociale, une conférence de l'abbé Charles Thellier de Poncheville (1875-1956) sur Frédéric Ozanam (1813-1853)[14], principal fondateur de la Société Saint Vincent de Paul, qui l'enthousiasme. En novembre 1912, il fonde, avec quelques anciens compagnons du Collège de Mongré, une petite société, la «Société Brunetière»; comme activités principales, celle-ci publie une revue mensuelle, constitue des bibliothèques dans des paroisses et s'occupe de patronages; elle se réunit hebdomadairement[15]. Lubac semble avoir eu l'initiative de créer cette Société et y avoir joué, comme secrétaire, un rôle essentiel jusqu'à son entrée dans la Compagnie de Jésus en octobre 1913[16]. Dans cette Société, comme dans toutes ses autres activités, il lie les idées et les œuvres[17].

L'Église exerce une tâche sociale parce que sa mission est spirituelle. Dans un de ses premiers articles, le jeune professeur de la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Lyon, affirmera, en 1932, que, ayant reçu une mission spirituelle, l'Église n'exerce

12. En réalité, il ne s'agit pas de Philippe, mais de René-Charles Gonnard (1874-1966). Voir sa notice dans *MVPA* II, n. 72.

13. *MVPA* II, texte de H. de Lubac entre les notes 72 et 73 des éditeurs.

14. Voir les notices de Thellier et Ozanam, dans *MVPA* II, n. 78-79.

15. Ferdinand Brunetière (1849-1906), critique littéraire opposé au naturalisme de Zola et au positivisme de Comte, se déclara catholique en 1900 et aida les catholiques à défendre leur foi en face d'une République agressivement hostile. Voir sa notice dans *MVPA* II, n. 81. La Société Brunetière invite ses membres à visiter les pauvres et à collaborer à des patronages ou à d'autres œuvres de charité (*Bulletin de la Société Brunetière* 1/1 (janvier 1913) 12; 1/2 (février 1913) 30-31). Dans une lettre du 6 août 1913 à sa maman, née Gabrielle de Beaurepaire, Lubac décrit l'installation et l'organisation de la colonie lyonnaise installée à Franois près de Chaux-des-Crotenay; il la dirige avec trois séminaristes du patronage auquel il appartient et sept ou huit autres jeunes gens. Le *Bulletin de la Société Brunetière* publie, en 1913 et 1914, des articles de Brunetière, ainsi que des articles des membres de la Société (sur Brunetière, sur l'histoire de France, sur la littérature — le romantisme en particulier —, sur l'action sociale) et la chronique de ses activités. Le *Bulletin* lie les idées et les œuvres; il défend la religion catholique et la patrie.

16. Voir *MVPA* II, n. 80.

17. Sur l'ensemble de ces activités sociales, voir le témoignage de Lubac et les notes 72 à 84 des éditeurs dans *MVPA* II.

aucun pouvoir, même indirect, sur l'autorité civile — contrairement à l'opinion, alors reçue, du cardinal Robert Bellarmin —: «L'Église n'est pas une grandeur de chair. Elle ne s'abaisse pas à ce rang, même par occasion, même 'indirectement'[18].» Plus immédiatement, cet article «était une critique, ou un effort de redressement, de déplacement du côté de la conscience, de la position d'abord adoptée par Jacques Maritain dans *Primauté du spirituel* et plus précisément soutenue par son ami l'abbé Charles Journet dans *La juridiction de l'Église dans la cité*»[19]. Pas plus pour Lubac que pour Charles Péguy, que le premier a lu avec passion avant le noviciat[20], le spirituel n'est politique. «L'autorité de l'Église est toute spirituelle. Elle n'a d'autorité divine que sur les consciences[21].»

En 1938, Lubac publie son premier livre, *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme*. Il y développe la même pensée: l'Église fait communier les esprits; elle les guide vers leur destinée finale, éternelle; elle anime, de l'intérieur, les sociétés humaines; elle contribue à unir les hommes par la charité, qui concourt à les sortir de leurs misères et des injustices, et les invite à se lier, entre eux, dans une société fraternelle. L'Église existe par son mouvement missionnaire; si elle n'était pas envoyée dans le monde pour annoncer l'Évangile et la participation à la vie trinitaire, elle n'existerait tout simplement pas. Elle agit pour faire accéder au Mystère de Dieu, où l'homme lui-même est mystère. *Paradoxe et Mystère*[22], l'Église seule fait atteindre à l'homme sa réalité dernière, qui est spirituelle. Sa relation à la société civile est, ainsi, déterminée par la mission.

«Dès l'hiver 1940-1941, la résistance spirituelle au nazisme s'organisa[23].» Lubac collabora avec ses confrères Gaston Fessard

18. H. DE LUBAC, *Le pouvoir de l'Église en matière temporelle*, dans *Revue de Science Religieuse* 22 (1932) 329-354, reproduit sous le titre: «L'autorité de l'Église en matière temporelle», dans H. DE LUBAC, *Théologies d'occasion*, Paris, DDB, 1984, p. 215-254, ici: p. 228.

19. *MOÉ*, 22.

20. Voir le témoignage de H. de Lubac et la note 92 des éditeurs dans *MVPA* III.

21. H. DE LUBAC, «L'autorité de l'Église...» (cité *supra*, n. 18), p. 228.

22. C'est le titre d'un ouvrage postérieur de H. DE LUBAC: *Paradoxe et Mystère de l'Église*, Paris, Aubier-Montaigne, 1967.

23. *MOÉ*, 50-51; voir aussi H. DE LUBAC, *Résistance chrétienne à l'antisémitisme. Souvenirs 1940-1944*, Paris, Fayard, 1988, p. 23-24 (cité dorénavant sous le sigle *RCA*); J. PRÉVOTAT, «Henri de Lubac et la conscience chrétienne face aux totalitarismes», dans *Henri de Lubac et le mystère de l'Église, Actes du colloque du 12 octobre 1996 à l'Institut de France*, coll. Études lubaciennes 1, Paris, Cerf, 1999, p. 183-208.

(1897-1978) et Pierre Chaillet (1900-1972) pour fonder clandestinement les *Cahiers du Témoignage chrétien* dont la première livraison sortit de presse à l'automne 1941. Quelques mois plus tôt, le 25 avril 1941, il avait adressé à ses Supérieurs un mémoire confidentiel[24] pour leur exposer les dangers d'un silence ou d'une complicité avec un pouvoir acharné à détruire le peuple élu. Son opposition au gouvernement de Vichy et au nazisme fut donc d'ordre spirituel, non politique[25]. En aidant à concevoir les *Cahiers du Témoignage chrétien*, en rédigeant certains de ses cahiers, en en corrigeant, autant que possible, les épreuves d'imprimerie, Lubac contribua à arracher les esprits, fussent-ils opposés par la guerre[26], aux idées antisémites.

Ne pouvant publier la Déclaration Chaine élaborée avec ses collègues de la Faculté de théologie[27], il médita, avec eux, sur le mystère d'Israël: c'est le sujet de sa contribution intitulée de manière caractéristique: «Un nouveau 'front' religieux» (1942)[28]. Chez Lubac, comme chez son confrère Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), en effet, «front» évoque, sans esprit belliciste, la vie des tranchées, que le jeune jésuite avait connue de 1916 à 1917. Le front n'est pas la ligne de feu, c'est la ligne avancée derrière laquelle on a laissé «l'esclavage quotidien» et qui s'est chargée «de l'immense Présence humaine»[29]. Sous la poussée de la tragédie humaine, au-delà des erreurs et des horreurs du nazisme et du communisme, au-delà aussi des négations de Dieu et de l'homme entretenues depuis Feuerbach, Comte et Nietzsche, au-delà de la détresse du *Drame de l'humanisme athée* (1944), Lubac espère

24. Publié sous le titre «Lettre à mes Supérieurs (Lyon, 25 avril 1941)», dans H. DE LUBAC, *Théologie dans l'histoire*, t. II: *Questions disputées et résistance au nazisme*, édit. M. SALES, Paris, DDB, 1990, p. 220-231 (cité dorénavant sous le sigle *TH* II).

25. Voir la mise au point de Lubac à ce sujet dans *MOÉ*, 235.

26. «Lorsque, en 1947, à Berlin, j'eus un entretien avec Mgr von Preysing, nous nous embrassâmes avec émotion, constatant que, des deux côtés, nous avions mené le même combat, contre le même adversaire du Christ, avec les mêmes armes spirituelles» (*MOÉ*, 50-51, ici: 51).

27. Voir *RCA*, 57-62.

28. Article publié dans l'ouvrage collectif *Israël et la foi chrétienne*, édit. J. CHAINE, L. RICHARD & J. BONSIRVEN, Fribourg, Librairie de l'Université, 1942, p. 9-40.

29. H. DE LUBAC, *L'Éternel Féminin. Étude sur un texte du Père Teilhard de Chardin*, suivi de *Teilhard et notre temps*, Paris, Aubier-Montaigne, 1968, p. 187-189.

«l'homme nouveau»[30]: même les puissances obscures et mauvaises sont soumises à l'appel du Dieu créateur, qui destine l'homme à la vie nouvelle et éternelle, dans un monde qui tend vers le Christ, son Fils, Alpha et Oméga du monde. Ainsi, dans le drame divin du salut, confluent le mystère du Surnaturel et l'évolution cosmique telle que Teilhard l'a vue et pensée[31]. C'est dans ce drame que Lubac se situe en Dieu; c'est là aussi qu'il vécut son épreuve personnelle avant comme après le Concile de Vatican II.

Dans ce drame du salut se déterminent le mouvement de l'esprit humain envers Dieu et l'engagement[32] que crée la vocation de l'homme à l'adoption filiale. Mouvement et engagement appartiennent à la liberté contre laquelle ne peut s'élever aucun empêchement d'ordre social. La Déclaration de Vatican II sur la liberté religieuse suppose cette liberté quand elle affirme le droit de la personne et des communautés à la liberté sociale et civile en matière religieuse. Telle était déjà la pensée de Lubac. Aussi, dans une note destinée aux évêques de France, critiquera-t-il sévèrement le discours, daté du 16 septembre 1964, de Mgr Marcel Lefebvre, opposé à cette doctrine[33], en raison, notamment, d'une inacceptable intolérance.

II. – Œuvre fraternelle et nuit de la foi

La tâche de Lubac dans l'Église, que nous venons d'évoquer, reçut sa forme dans la Compagnie de Jésus. Durant son noviciat, en 1914, Lubac puisa une première inspiration dans l'éditorial du

30. H. DE LUBAC, *L'idée chrétienne de l'homme et la recherche d'un homme nouveau*, dans *Études* 255 (octobre 1947) 3-25 et 145-169, repris ensuite dans *Affrontements mystiques*, Paris, Éd. du Témoignage chrétien, 1950, chap. I: «La recherche d'un homme nouveau», p. 15-92.

31. Voir H. DE LUBAC, *La Pensée religieuse du Père Teilhard de Chardin*, Paris, Aubier-Montaigne, 1962. Sur les raisons pour lesquelles Lubac s'est intéressé à l'œuvre de Teilhard, voir G. CHANTRAINE, L'Éternel Féminin *de Pierre Teilhard de Chardin. Sa place dans la pensée chrétienne selon Henri de Lubac*, dans *Anthropotès* 14/2 (1998) 217-252, ici 223-229.

32. H. DE LUBAC, *Méditation sur le principe de la vie morale*, dans *Revue apologétique* 65 (1937) 257-266, reproduit dans *Communio* 23/6-24/1 (1998-1999) 119-132.

33. «Observations, destinées à des évêques, sur le discours de Mgr Marcel Lefebvre, prononcé le 24 septembre 1964, durant la 87e congrégation générale du Concile de Vatican II», note inédite publiée dans: H. DE LUBAC, *Œuvres complètes*, t. 31: *Paradoxes*, présentation de G. CHANTRAINE & M. SALES, Paris, Cerf, 1999, 371-382.

numéro de janvier des *Études*, intitulé *Critiques négatives et tâches nécessaires*[34], qui dénonçait l'intégrisme, et dans deux conférences faites par le P. Auguste Valensin (1879-1953) aux novices: l'Église, y perçut-il, est appelée à communiquer aux hommes l'Évangile dans sa puissance spirituelle.

De 1916 à 1917, il fit l'expérience de cette puissance spirituelle au contact de ses compagnons de combat: «Méditation en face de ces cadavres sales, défigurés, dépouillés, de ces loques sur lesquelles on marche ou qu'on traîne plus loin pour se coucher à leur place, seuls restes de ceux qui, il y a quelques heures, étaient des hommes et vivaient avec nous[35].» Le lendemain, la présence du Seigneur et l'espérance de la vie éternelle jaillissent plus fortes: «Qu'il est doux de s'abandonner dans les mains adorables de N[otre] Seigneur! Ne voir que Lui, n'avoir que Lui, ne dépendre que de Lui, ne se confier qu'en Lui, mais c'est le ciel anticipé! J'entends l'alléluia résonner continuellement dans mon cœur[36].» Quelques jours plus tard, il recopie un extrait d'un sermon de saint Augustin (*Sermo de Urbis excidio*): «Puissions-nous voir de nos yeux les âmes des saints qui sont morts dans cette guerre; nous verrions alors comment Dieu a épargné la cité. Il y a des milliers d'élus dans le rafraîchissement, joyeux et disant à Dieu: Merci de nous avoir arrachés aux incommodités et aux tourments[37].» Lubac rencontre aussi des incroyants. De l'un d'eux, Adreani, qui vient de mourir, il écrit: «Il ne croyait pas, mais je suis sûr que Dieu est tout indulgence pour ces âmes droites et si dignes d'une éducation meilleure[38].» C'est de dialogues avec «un futur instituteur», un de ses compagnons incroyants, «sans être athée militant», que datent ses «premières réflexions personnelles un peu sérieuses»[39] sur Dieu, qui furent à l'origine de son livre essentiel *De la connaissance de Dieu*[40].

Dès ses études de philosophie, entre 1920 et 1923, il fut saisi, sous la conduite d'Auguste Valensin, par l'ampleur et la profondeur de la pensée humaine et chrétienne chez un Augustin, un

34. Dans *Études* 138 (1914) 5-25. «Cet article me fit une énorme impression. J'y devinai confusément des foules de choses» (*MVPA* III, texte de H. de Lubac et note 107 des éditeurs). Sur les auteurs anonymes et le contenu de cet éditorial, *ibid.*

35. H. DE LUBAC, Agenda 1917, 22 avril.

36. *Ibid.*, 23 avril.

37. *Ibid.*, 15 mai.

38. *Ibid.*, 5 mai.

39. ***MOÉ*, 40.**

40. **Paris, Éd. du Témoignage chrétien, 1945, 90 p.; 1948², 192 p.**

Thomas d'Aquin, un Bonaventure[41] et chez des auteurs contemporains: Maurice Blondel (1861-1949)[42] et ses confrères Pierre Rousselot (1878-1915)[43], Joseph Maréchal (1878-1944)[44], Teilhard[45], Pierre Charles (1883-1954)[46]. Le P. Léonce de Grandmaison (1868-1927), qui dirigeait alors les *Recherches de Science Religieuse*, le stimula, par son exemple[47], à poursuivre, avec d'autres confrères, «une adaptation et une actualisation approfondie de la doctrine et de l'enseignement classique dans l'Église»[48], qu'il avait lui-même commencées avec ses confrères Rousselot, Jules Lebreton (1873-1956) et d'autres. Un élève de Grandmaison, le P. Joseph Huby (1878-1948)[49], le «plus fidèle disciple» de Rousselot[50], obligé d'abandonner la théologie dogmatique pour l'exégèse après l'interdiction d'enseigner «Les yeux de la foi» de Rousselot, faite, en 1920, par le Supérieur général de la Compagnie de Jésus, guidera Lubac durant ses études de théologie[51] et dans les épreuves causées par la prétendue «théologie nouvelle»[52].

Sous l'impulsion de tels maîtres, Lubac désira, tout au long de sa formation intellectuelle (1920-1928), contribuer à renouveler la pensée philosophique et théologique, en compagnie d'une pléiade brillante de confrères, dont certains revenaient, eux aussi, du front: Fessard, avec lequel il lit Maine de Biran et compose une

41. Voir *MOÉ*, 33, 66-67.

42. Voir *MOÉ*, 15, 16, 21, 27, 33, 45 et *passim*. À propos de l'influence de Blondel sur Lubac, voir A. RUSSO, *Henri de Lubac. Teologia e dogma nella storia. L'influsso di Blondel*, Roma, Ed. Studium, 1990; du même, *Henri de Lubac. Biographie*, trad. A. DI NUNZIO, Paris, Brepols, 1997.

43. Voir *MOÉ*, 16-17 et *passim*.

44. Voir *MOÉ*, 16-17, 33, 147, 377 et G. CHANTRAINE, «Les Cahiers de Joseph Maréchal, découverts par Henri de Lubac, Gaston Fessard, Robert Hamel et Yves de Montcheuil (1923-1926)», dans *Au point de départ. Joseph Maréchal, entre critique kantienne et métaphysique thomiste*, édit. P. GILBERT, Bruxelles, Lessius (à paraître).

45. Voir *MOÉ*, 103-112 et *passim*.

46. Voir *MOÉ*, 17-18 et *RCA*, 23.

47. Le 22 novembre 1928, après sa retraite de 30 jours faite durant son «troisième an», Lubac écrit, de Paray-le-Monial, à son ami Hamel: «J'ai fait ma retraite en ayant devant moi l'image mortuaire du P. Léonce [de Grandmaison]: il me semble que nul mieux que lui n'a réalisé (à sa manière) ce que nous rêvons. Relisez sa belle prière.»

48. *MOÉ*, 17.

49. Voir *MOÉ*, 16, 18, 324. Lire le texte de H. de Lubac et les notes 64, 64b et 65 des éditeurs dans *MVPA* II. «Grâce insigne d'avoir si bien connu ces 2 hommes [les P. Huby et de Grandmaison], d'avoir été marqué par eux» (H. de Lubac).

50. *MOÉ*, 16.

51. *MOÉ*, 64.

52. *MOÉ*, 198-199; voir aussi 201, 206-210.

Esquisse de philosophie[53], Hamel, son ami le plus proche, avec lequel il lit *L'Action* (1893) de Blondel[54], René d'Ouince (1896-1973), Yves de Montcheuil (1899-1944), Charles Nicolet (1897-1961), Jean Zupan (1899-1968)[55].

En 1934, une fois monté à Fourvière, Lubac put communiquer son enthousiasme pour la recherche de la connaissance de Dieu aux étudiants jésuites qui venaient le consulter: «le très cher et fidèle» Hans Urs von Balthasar (1905-1988), dont il vénérait le sens dogmatique et spirituel[56], Jean Daniélou (1905-1974), dont il admira de plus en plus le dévouement apostolique[57], François Varillon (1905-1978), auquel il passera, vers 1950, son dossier sur Fénelon[58], Donatien Mollat (1904-1977), Pierre Ganne (1904-1979), Claude Mondésert (1906-1990)[59], Bernard de Guibert, etc. Quant à Henri Bouillard (1908-1981), il fut, à partir de 1946, son «compagnon de misère» à cause de «l'affaire de Fourvière»[60].

Ces deux générations de jésuites participent au même esprit. Ces fils de saint Ignace vivent pour Dieu en vue de la vie éternelle, dont ils ont un sens aigu. Ils constatent et ressentent les étroitesses de l'enseignement théologique et philosophique et ils aspirent à le rénover dans la fidélité à l'Église[61]. Ils ne transigent pas avec

53. Archives de Vanves, Dossier Henri de Lubac, boîte 10. Voir *MOÉ*, 66 et A. Russo, *Henri de Lubac...* (cité *supra*, n. 42), p. 137-153, et *passim*.

54. Voir *MOÉ*, 66.

55. En témoignage de reconnaissance envers la Compagnie de Jésus, H. DE LUBAC écrira: *Trois jésuites nous parlent. Yves de Montcheuil (1899-1944), Charles Nicolet (1897-1961), Jean Zupan (1899-1968)*, Paris, Lethielleux, 1980 (cité dorénavant sous le sigle *TJP*).

56. Voir *MOÉ*, 46, 153-155 et *passim*, ainsi que «Hommage à Hans Urs von Balthasar», dans *TH* II, 395-399.

57. Voir *MOÉ*, 46, 164-168 et *passim* ainsi que les *Lettres du Père Daniélou au Père de Lubac*, en cours de publication par les soins de M.-J. RONDEAU, dans *Bulletin des Amis du Cardinal Daniélou*: 2 (juin 1976) 53-85; 3 (mars 1977) 23-41; 8 (mars 1982) 33-53; 9 (mars 1983) 28-62; 21 (novembre 1995) 15-44; 22 (mars 1996) 1-50; 23 (septembre 1997) 2-43; 24 (octobre 1998) 1-24.

58. Voir *MOÉ*, 112 et F. VARILLON, *Beauté du monde et souffrances des hommes*, Paris, Centurion, 1980, p. 60-61, 63, 80, 83-84, 107, 213, 214-215.

59. Voir *MVPA* II, texte de H. de Lubac et note 57 des éditeurs; *MOÉ*, 80, 95-96, 99, 117, 157. Voir aussi É. FOUILLOUX, *La collection «Sources chrétiennes». Éditer les Pères de l'Église au XXe siècle*, Paris, Cerf, 1995, p. 79-152.

60. *MOÉ*, 171-174, ici 172.

61. «Dites-vous bien que n'importe quelle entreprise, *dès là qu'elle veut être sérieuse*, doit être menée dans la Compagnie, non seulement à la sueur du front, mais à la vigueur du poignet: car il y en a trop qui ont pris l'habitude de la pacotille, ou s'y sont résignés, ou sont écrasés par la besogne journalière, et ils ne comprennent pas une tâche en profondeur» (Lubac à Fessard, Mongré, 12 février 1924, Archives de Vanves, Dossier Gaston Fessard); même préoccupation chez Montcheuil (*TJP*, 63) et chez H. U. VON BALTHASAR (*L'heure de l'Église*, coll. Communio, Paris, Fayard, 1986, p. 16-17).

l'obéissance et gardent leur liberté intérieure. Ils savent que Dieu seul peut conduire les esprits à se renouveler intérieurement. Ils ont reçu, dans leurs familles, ce sens de Dieu et de l'homme[62].

L'œuvre que le jeune Lubac projette de construire dès son retour de la guerre est une œuvre qui convie ses compagnons à la collaboration. De son côté, Lubac sera à leur service. De Montcheuil, il éditera «sept volumes» après sa mort en 1944, sept livres aussi d'Auguste Valensin après le décès de celui-ci en 1953, trois volumes de lettres de Teilhard, ainsi que ses *Écrits du temps de la guerre* (1965), la *Correspondance de Blondel et Auguste Valensin 1899-1947* (1957-1965), l'échange de mémoires, durant l'année 1919, entre Blondel et Teilhard (1965), la *Correspondance de Maurice Blondel et Joannès Werhlé 1885-1938* (1969)[63], etc. «Je considère les éditions posthumes que j'ai eu l'occasion de procurer des œuvres du Père Valensin et du Père de Montcheuil, ainsi que des correspondances de Maurice Blondel et plus tard d'écrits et de lettres du Père Teilhard de Chardin, comme l'une des besognes les plus utiles qu'il m'a été donné d'accomplir[64].» Balthasar a multiplié éditions et traductions, Lubac les éditions (une trentaine). Aucun autre des grands théologiens de XXe siècle n'a ainsi collaboré à l'œuvre d'autrui.

«Souffrant depuis le retour de la guerre de maux d'oreilles et de tête qui occasionnaient de nombreux vertiges»[65], Lubac fut gêné dans son travail jusqu'à ce qu'on l'opère en 1954[66]. Trop affaibli, il pourrait du moins, pensait-il, apporter un peu d'aide à ses frères et à tous ceux qui entreprendraient une œuvre scientifique de fond[67]. Il fit bien plus. Avec une énergie inflexible et patiente, il se consacra à la connaissance de Dieu et de l'homme dans l'Église. Il disposait, en effet, d'une puissance de travail exceptionnelle, basée sur un solide fond de santé[68]. Depuis son enfance, il était passionné

62. Voir *MVPA* I, 11-12; H. DE LUBAC, *La prière du Père Teilhard de Chardin*, coll. Le Signe, Paris, Fayard, 1964, p. 13-14; J. DANIÉLOU, *Qui est mon prochain?*, Paris, Stock, 1974, p. 34, 48; H. U. VON BALTHASAR, *L'heure de l'Église* (cité *supra*, n. 61), p. 14.

63. *MOÉ*, successivement 97-99, 99-101, 108-109, 108, 101-102, 107-108, 102.

64. *MOÉ*, 101.

65. *MOÉ*, 11. Lubac fut blessé à la tête, à la jambe et à la main droites, le 1er novembre 1917, sur le front, près de Ville-sur-Tourbe, proche de Sainte-Ménehould (Marne).

66. Voir *MOÉ*, 15.

67. «Trop faible, en toute hypothèse, pour faire à moi seul quelque chose de sérieux, je voudrais pouvoir me mettre au service d'une entreprise collective, aider, encourager les bonnes volontés, susciter les recherches, collaborer, défendre» (lettre de Lubac à Hamel, octobre 1924, Ore Place, Hastings).

68. Son médecin traitant, le Dr Thin, nous l'a attesté en juillet 1997.

de livres[69]. Il était doué d'une rapidité de lecture, d'une concentration intense, d'une capacité d'intuition, d'une mémoire «prodigieuse»[70] et «précise»[71], d'une «langue rapide»[72] et d'un flair presque infaillible. Il dévora Migne: «Quand on allait le voir, on s'excusait de le déranger. Il disait: 'Vous ne me dérangez pas, j'ai trop mal à la tête, je copie des textes'[73].» On est d'autant plus surpris, qu'«il ait pu rédiger tant d'ouvrages et de cours, sans se protéger, sans se reclure, toujours prêt à l'accueil et consacrant un temps incalculable à la correspondance et à l'amitié»[74]. Ayant le génie de l'amitié, «il se souciait des plus jeunes, il les aidait de ses avis judicieux, mais aussi de ses exigences qui pouvaient s'accompagner de sévérités sans gants»[75]. Il était prompt à rendre service[76]. Courtois, souriant, il était détaché, «discret, réservé, modeste»[77]. Il était pauvre et donnait volontiers le peu qu'il pouvait avoir. Il avait, par dessus tout, une présence: «Quand je me trouve à l'Académie — trop rarement à cause de sa pauvre santé — avec le cher Père de Lubac, je ne puis pas vous dire le bien que me fait son voisinage et la sorte de bien spirituel que je retire simplement du regard que je porte sur son visage; et quand nos regards se croisent, j'ai le sentiment que je me trouve vraiment devant un serviteur du Christ à travers qui le Seigneur me donne à moi-même quelque chose[78].»

Dans sa vie personnelle comme dans ses études, Lubac a, en effet, cherché à laisser voir le Seigneur, tel qu'il est présent sous les mille formes que les hommes peuvent apercevoir. Il a connu l'abîme entre Dieu et l'homme. Il a accepté la nuit de la foi et de la pensée. «Ma lumière, écrit-il, n'est que nuit. Je ne puis même pas dire, par paradoxe, que c'est une nuit lumineuse. Son obscu-

---

69. Voir, par exemple, son propre témoignage en *MVPA* I, 20-22, 28-29, 31 et *MOÉ*, 66.

70. F. VARILLON, *Beauté du monde...* (cité *supra*, n. 58), p. 60.

71. J. GREEN, *L'expatrié 1984-1990*, Paris, Seuil, 1990, p. 69. Quand Green rencontre Lubac, celui-ci a, notons-le, quatre-vingt-neuf ans!

72. F. Varillon, *Beauté du monde...* (cité *supra*, n. 58), p. 60.

73. *Ibid.*

74. X. TILLETTE.

75. X. TILLIETTE, «Le cardinal Henri de Lubac sj» (*pro manuscripto*).

76. Parmi tant d'autres, Teilhard l'atteste: voir *Lettres intimes à Auguste Valensin, Bruno de Solages, Henri de Lubac, André Ravier 1919-1955*, introduction et notes par H. DE LUBAC, Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 248, 250, et *passim*.

77. J. DE LAROSIÈRE, *Éloge du cardinal de Lubac*, dans *Communio* 19/4 (1994) 171-198, ici: 190.

78. **Témoignage du Pasteur Marc Boegner, cité par J. de Larosière, *ibid.***

rité, néanmoins, discerne mieux que toute lumière. De toutes les lumières, qui ne lui seraient pas amies, de toutes les fausses lumières, elle m'écarte, en toute lumière. 'Ô nuit qui me guide plus sûrement que la lumière de midi'[79].»

De 1950 à 1959, Lubac fut mis dans la solitude et la suspicion du fait que, en raison de l'encyclique *Humani generis*, le Supérieur général de la Compagnie de Jésus lui avait imposé la suspension de son enseignement théologique. Son élection à l'Institut de France (1958), sa nomination d'expert au Concile de Vatican II (1960), puis son élévation au cardinalat (1983) concoururent, avec d'autres distinctions, à lui rendre un honneur mérité.

Après le Concile de Vatican II, il perçut vivement ce que Paul VI appela «l'attitude autodestructrice» de chrétiens demeurant dans l'Église[80]: il en souffrit infiniment plus que des humiliations qui résultèrent de la suspension de son enseignement[81]. Dans le silence et la paix, il a offert cette souffrance à Dieu, particulièrement durant les deux dernières années de sa vie, où il fut reclus par l'infirmité.

Tant avant qu'après le Concile de Vatican II, Lubac fut pris par un seul désir: faire rayonner l'Évangile à travers la pensée de l'humanité. Témoin de la vérité évangélique, il n'hésita pas, quand il le devait, à mettre à nu, avec la simplicité d'un enfant, «le mensonge dans l'Église et hors de l'Église, avant et après le Concile»[82]. Kierkegaard et Nietzsche furent «critiques du christianisme de leur siècle»[83]. Dans le christianisme deux fois millénaire, Lubac critiqua surtout la séparation de la nature et du surnaturel, de la liberté et de la grâce, de la philosophie et de la théologie,

---

79. H. DE LUBAC, *Paradoxes,* suivi de *Nouveaux paradoxes,* Paris, Seuil, 1959, p. 169.

80. MOÉ, 163. Voir aussi H. DE LUBAC, *Autres paradoxes,* avertissement de G. CHANTRAINE, Namur, Culture et Vérité, 1994, p. 54, 153.

81. Les biographes de Lubac mesurent souvent de manière approximative ces deux souffrances: ils se concentrent sur la première et tendent à regarder la seconde comme vieillissement, durcissement de la pensée ou attachement à des habitudes dépassées. Ce qui minait de l'intérieur l'Église entière fut sans comparaison plus pénible pour Lubac que ses souffrances personnelles, conséquences d'une cabale de quelques théologiens. Pierre CHAUNU, de l'Institut, a exposé avec justesse les raisons des souffrances de Lubac: «Le Cardinal Henri de Lubac (1896-1991). La toute-puissance du pardon», dans *BAICHL* II (1999) (à paraître).

82. Card. J. RATZINGER, «Allocution prononcée lors de la remise des insignes de commandeur de la Légion d'honneur, Rome, 11 mai 1998», dans *Le Figaro* du 13 mai 1998, republié dans *BAICHL* II (1999) (à paraître).

83. *DHA*, 97.

séparation qui permit aux Occidentaux de vivre sans Dieu; sa critique était puisée à la source vivante qui, depuis l'Incarnation, jaillit dans le cœur des hommes qui la reçoivent. Si la parole de Lubac reste vive pour nous, c'est parce qu'elle a recueilli tant de paroles fraternelles et les a entendues dans la nuit, qui l'éclaire.

III. – Questions-clés

C'est dans cet esprit fraternel que Lubac a scruté quelques-unes des questions-clés existentielles[84]: qui est Dieu? qui suis-je devant Lui? comment l'Église est-elle unie au Christ et liée aux autres religions? À ces questions, il n'a pas élaboré une réponse systématique, il a préféré suggérer un angle de vue, un sens intérieur grâce auquel elles prennent leur force originale.

Sur le front, Lubac avait discuté de la connaissance de Dieu avec un futur instituteur. Depuis lors, il resta soucieux de mettre les esprits «sur les chemins de Dieu»[85], particulièrement à l'occasion d'«entretiens avec des amis incroyants»[86]. Dieu, estime-t-il, est connu de l'intérieur de l'esprit. Les concepts et l'argumentation sont nécessaires pour manifester une cohérence rationnelle qui mène à Dieu, à son existence et à ses attributs. Toutefois, cette cohérence se forme et s'éprouve à l'usage de la raison discursive, qui la formule, devant l'intelligence éclairée par l'*esprit*. Elle est rationnelle en étant spirituelle[87].

Une telle cohérence provient, selon Lubac, du Mystère qui se donne et se révèle à l'homme aimé depuis toujours. Le Mystère, infini et incompréhensible, se rend intelligible à travers le paradoxe. Le «pour» et le «contre» de la dialectique s'y unissent, en se complétant, à l'intérieur d'une synthèse supérieure, celle du Mystère débordant qui suscite l'émerveillement, l'adoration et la louange. Pour l'intelligence qui a connu la Révélation chrétienne, la logique aristotélicienne est nécessaire, mais insuffisante. Cette

---

84. Pour une présentation de quelques autres grands thèmes de l'œuvre de Lubac, voir G. CHANTRAINE, *L'actualité...* (cité *supra*, n. 2), 117-123 et *Actualité des œuvres du cardinal Henri de Lubac*, dans *Pâque Nouvelle* 28/1 (1999) 49-54.

85. C'est le titre d'une nouvelle édition du livre de Lubac, *De la connaissance de Dieu* de 1945 (cité *supra*, n. 40), considérablement augmentée (1956; coll. Traditions chrétiennes 14, Paris, Cerf, 1983³, 353 p.).

86. *MOÉ*, 40.

87. Voir M. SALES, *Der Mensch und die Gottesidee bei Henri de Lubac*, trad. all. H. U. VON BALTHASAR, coll. Kriterien 46, Einsiedeln, Johannes Verlag, 1978. Du même, *La théologie négative: discours ou mystique?*, dans *Axes* 3 (1970) 11-22.

logique paradoxale du Mystère, qui l'englobe, est requise par la Révélation du Dieu trinitaire[88] et est inscrite dans la tradition chrétienne. S'appuyant sur Blondel, Balthasar l'a dévoilée dans sa *Théologique* et l'a appelée «la logique de l'amour»[89].

Dès qu'il commença à étudier la philosophie, Lubac fut saisi par la question: qui suis-je devant Dieu[90]? quelle est la relation entre le Dieu Créateur et l'homme appelé à la vie éternelle? Cette question première, il tâcha de l'éclairer dans *Surnaturel* (1946)[91] et *Le Mystère du surnaturel* (1965)[92]. C'est dans l'amour que sa pensée considère la relation entre Dieu et la créature spirituelle, ange et homme: elle en perçoit à la fois l'abîme et l'intériorité réciproque. Le lien entre le Créateur, qui appelle l'homme à sa vie divine, et l'homme, qui est créé en vue de cette vocation divine, est compris grâce à la logique paradoxale du Mystère. Dieu donne gratuitement l'être et gratuitement sa propre vie; c'est pourquoi la nature humaine est intrinsèquement unie à la vie surnaturelle, sans rien perdre de son autonomie. Bien des théologiens, habitués à la logique d'Aristote et à une doctrine de l'École qui séparait nature et surnaturel, écarquillèrent les yeux en lisant *Surnaturel*.

Une seconde question a tenu en éveil l'esprit de Lubac: quel est le lien de l'Église avec le Christ? Puisque les Églises s'unissent entre elles selon leur union avec Lui, cette question se resserre dans la suivante: comment les Églises s'unissent-elles? Lubac a fourni la «clé» de ce thème dans *Les Églises particulières dans l'Église universelle*[93]. Il l'a, à nouveau, trouvée dans la logique paradoxale du Mystère. S'inspirant du rapport entre Noétique et Pneumatique, concepts corrélatifs forgés par Blondel dans *La*

88. Voir G. CHANTRAINE, *Paradoxe et mystère. Logique théologique chez Henri de Lubac*, dans *NRT* 115 (1993) 543-559.

89. Voir H. U. VON BALTHASAR, *La Théologique*, t. 2: *La Vérité de Dieu*, Trad. B. DÉCHELOTTE et C. DUMONT, Namur, Culture et Vérité, 1995, p. 25-66; sur ce thème chez Blondel: p. 28-30.

90. C'est ainsi que les trois tomes de Mélanges, qui furent offerts au P. de Lubac à l'occasion de ses 50 ans de vie religieuse, s'intitulent *L'homme devant Dieu*, coll. Théologie 56-57-58, Paris, Aubier-Montaigne, 1963.

91. *Études historiques*, édit. M. SALES, Paris, DDB, 1991. Voir G. CHANTRAINE, *[Cardinal Henri de Lubac.] Surnaturel et catholicité*, dans *Communio* 17/5 (1992) 66-80; du même, *La théologie du Surnaturel selon Henri de Lubac*, dans *NRT* 119 (1997) 218-235.

92. *Œuvres complètes*, t. 12: *Le Mystère du surnaturel*, présentation de M. FIGURA, Paris, Cerf (à paraître).

93. Suivi de *La maternité de l'Église* et d'une interview [sur «Le sacerdoce selon l'Écriture et la tradition»] recueillie par G. Jarczyk, coll. Intelligence de la foi, Paris, Aubier-Montaigne, 1971 (cité dorénavant sous le sigle *ÉPU*).

Pensée (1934), il unit Universel et Singulier d'une manière qui est intérieure au Mystère. Si la pensée, explique-t-il, regarde légitimement le général comme ontologiquement antérieur au particulier, elle ne saurait penser l'universel comme ontologiquement antérieur au singulier; elle perçoit plutôt leur intériorité réciproque. Aussi Lubac regarde-t-il comme singulières les Églises appelées, selon l'usage, «particulières» et affirme-t-il leur intériorité réciproque et leur corrélation radicale dans l'Église universelle[94].

Après la mort de Lubac, la Congrégation pour la Doctrine de la Foi a, dans sa lettre sur la communion (1992)[95], affirmé que l'Église universelle est «ontologiquement» et «chronologiquement» préalable à toute Église particulière[96]. Dans cette affirmation, la Congrégation a éclipsé la contribution originale de Lubac sur le sujet. Certes, avec Lubac, elle écarte l'idée selon laquelle l'Église universelle serait la somme ou la fédération des Églises particulières et, avec lui encore, elle affirme, conformément au Concile de Vatican II, que les Églises particulières sont «l'image de l'Église universelle»[97]. Mais, au lieu de suivre, comme le fait la Congrégation, Aristote et sa logique philosophique, Lubac réfère, comme le fait Jean-Paul II[98], la pensée de l'Église à la logique paradoxale du Mystère, qui est théologique: ce qui, dans l'Église du Christ, unit universel et singulier, ce n'est pas, comme dit la

94. *ÉPU*, 50-51.

95. «La Lettre aux évêques de l'Église catholique sur certains aspects de l'Église comprise comme *communio*», dans *Doc. Cath.* 89 (1992) 729-734.

96. «La Lettre aux évêques» (cité *supra*, n. 95), 731. Affirmation reprise, plus tard encore, dans «La Lettre apostolique *Apostolos suos* en forme de *Motu proprio* sur la nature théologique et juridique des Conférences des évêques», dans *Doc. Cath.* 95 (1998) 754.

97. Constitution dogmatique *Lumen gentium*, 23.

98. Lors du consistoire de 1985, Jean-Paul II rappela la «particularité» et «l'universalité» de l'Église de Jérusalem: «À Jérusalem, déjà la communauté primitive, réunie autour des apôtres, était simultanément 'particulière' et 'universelle': elle était 'particulière' parce qu'elle était attachée à un lieu déterminé, précisément Jérusalem; et elle était en même temps 'universelle', parce qu'en elle convergeaient des personnes de nations différentes, qui avaient leur langue, leur culture, leurs usages et leurs traditions propres» (*Doc. Cath.* 82 (1985) 743). De même, Lubac déclara la même année: «si l'on remonte jusqu'aux tout premiers jours, on pourra dire que l'Église de Jérusalem était une Église particulière, bien concrète, et en même temps qu'elle est la mère de toutes les autres, c'est-à-dire qu'elle était, en principe et en réalité, l'Église universelle» (*Entretien autour de Vatican II*, Paris, France Catholique-Cerf, 1985, p. 56). La «Lettre» exclut que l'Église de Jérusalem soit aussi «particulière».

Congrégation, l'universel[99], l'un des deux termes de ce binôme, c'est, affirme Lubac, le *catholique*[100]. «Le mot est irremplaçable pour caractériser au mieux l'originalité d'une Église faite d'Églises particulières, et qui est toute en elles toutes»[101]. Une telle logique aide à comprendre de manière plus intérieure la mission de l'Église universelle par rapport aux Églises particulières. Dans son service de l'unité, le successeur de Pierre aide, grâce à son *charisme singulier* — qui n'est pas un degré du sacrement de l'ordre —, ses frères évêques à accomplir leur mission dans leurs Églises particulières avec la sollicitude de l'Église universelle. C'est ainsi que Jean-Paul II cherche à «affermir ses frères» (Luc 22, 32). Au contraire, selon la logique philosophique d'Aristote, le pape dispose d'un pouvoir hiérarchique qui n'est pas tout intérieur à celui des évêques. Quoi qu'il en ait, il risque de changer en inférieurs les évêques.

La logique paradoxale du Mystère pourrait être appliquée, de manière analogue, au dialogue interreligieux, qui, depuis la mort de Lubac[102], a éveillé des débats décisifs et délicats. Dans la mission du Verbe de Dieu incarné, cette logique paradoxale perçoit l'universalité du Verbe, Fils de Dieu, autant que la singularité de la personne du Fils, incarnée en Jésus de Nazareth. Elle les sait unies. Aussi se garde-t-elle d'opposer à l'universalité du

99. Sans son rapport intrinsèque à l'Église catholique, l'Église universelle désignerait «une 'Église' sans structure, invisible et diffuse» et «un 'universalisme religieux' d'après lequel tous les hommes religieux du monde formeraient secrètement, sans même le savoir, une vaste communauté, les questions d'organisation, de culte, de discipline, voire de croyances, important peu» (*ÉPU*, 33-34). «La Lettre aux évêques» (cité *supra*, n. 95) pense évidemment le contraire. Mais, chez Lubac, dans le binôme «singulier-universel», les deux termes ne se constituent et ne se comprennent dans leur corrélation que par leur lien au catholique: ce qui les lie, c'est ce qui unit l'Église au Christ, en d'autres termes ce qui la fait catholique. Ce ne peut être une antériorité logique ou ontologique d'un terme sur l'autre, comme l'affirme «La Lettre».

100. *ÉPU*, 30-31, 33, 34. Voir G. CHANTRAINE, «La 'corrélation radicale' des Églises particulières et de l'Église universelle chez Henri de Lubac», dans *Ecclesia tertii millenii advenientis. Omaggio al P. Angel Antón*, édit. F. CHICA, S. PANIZZOLO & H. WAGNER, Casale Monferrato, Piemme, 1997, p. 68-85.

101. *ÉPU*, 33.

102. Lubac a étudié le bouddhisme: *Aspects du bouddhisme*, coll. La sphère et la croix, Paris, Seuil, 1951; *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, coll. Théologie 24, Paris, Aubier-Montaigne, 1952; *Amida. Aspects du bouddhisme II*, Paris, Seuil, 1955. Voir Jean-Noël ROBERT, «Présentation», dans Henri DE LUBAC, ***Œuvres complètes*, t. 22: *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, Paris, Cerf (à paraître).**

Verbe de Dieu la particularité de Jésus de Nazareth, qui existe de fait: elle laisserait ainsi le champ libre à toutes les particularités des religions humaines, sans être en mesure de les synthétiser; l'universalité du Verbe de Dieu serait, alors, conçue de manière abstraite et aurait rompu tout lien avec la singularité de Jésus, Fils de Dieu incarné. Puisque, au contraire, l'universalité du Verbe de Dieu et la singularité de Jésus sont intrinsèquement liées, la transcendance absolue du Dieu trinitaire se fait ainsi absolument humaine et est vraie sans intolérance. De la sorte, tout homme peut recevoir la touche immédiate du Dieu trinitaire, absolument différente de ce qu'il avait connu avant le Christ, sans rien supprimer, pourtant, de ce que son expérience religieuse avait de valable. Une telle immédiateté spirituelle passe par la Croix du Médiateur. Au centre et au sommet de ce qui est catholique, brille, en effet, le Mystère de la Croix[103]. Lubac l'a vu et contemplé particulièrement dans l'œuvre de l'abbé Jules Monchanin (1895-1957): «Je veux, disait Monchanin, me faire minuscule comme un flocon végétal au printemps, porté par le vent de l'Esprit, qu'avec toutes les insuffisances, l'Inde me reçoive — me purifie — et exalte Dieu[104].»

D'où vient que les textes de Lubac nous parlent aujourd'hui encore? C'est qu'ils jaillissent d'un cœur qui tend, de toutes ses forces, à découvrir Dieu et l'homme, à les connaître, autant qu'il est possible, l'un et l'autre, comme y aspirent tant de nos contemporains. Donné à Dieu, Lubac a connu l'Absolu de Dieu, la nuit de la foi et sa tâche personnelle et fraternelle à l'intérieur d'une Église qui existe dans le monde pour sa mission. Avec une bienveillance éveillée et critique, il a entendu les témoins de la Révélation divine et de la pensée humaine largement embrassée. Il a laissé voir sobrement la Lumière qui éclaire nos intelligences et nos cœurs. Dans ses traces, nous pouvons espérer *l'homme nouveau*, là où le vide de l'esprit imprègne la vie et l'organisation sociales, là où l'homme lui-même risque de disparaître comme *esprit*. Dans un monde qui ignore ou, parfois, veut ignorer Dieu, nous sommes, en tant qu'hommes devant Dieu, potentiellement

103. *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme*, coll. Traditions chrétiennes 13, Paris, Cerf, 1983[7], p. 322. *Mysterium crucis* est le titre de l'envoi du livre.

104. J. MONCHANIN, *Écrits spirituels*, Paris, Centurion, 1965, p 28, cité par H. DE LUBAC, *Images de l'abbé Monchanin*, suivi *de L'abbé Monchanin et le Père Teilhard de Chardin*, Paris, Aubier-Montaigne, 1967, p. 89-90. Voir aussi F. JACQUIN, *Jules Monchanin, prêtre, 1895-1957*, Paris, Cerf, 1996, p. 181-214, 231-317.

des dissidents[10]. Henri de Lubac en fut un. En éclaireur. Les réa-lités dernières manifestées par le Christ à la droite de son Père peuvent se réaliser grâce à l'homme croyant, dans un monde qui tend vers le Christ glorieux.

B-5000 Namur
Rue Grafé, 4

Georges CHANTRAINE, S.J.
Professeur ordinaire de la Faculté jésuite de théologie de Bruxelles

Sommaire. — Henri de Lubac s'est mis à la disposition de l'Église qui a pour mission de faire advenir l'homme nouveau né du mystère de la Croix. Sa disponibilité est celle d'un jésuite, obéissant et libre, qui collabore à une œuvre fraternelle. Lubac renouvelle les questions essentielles: Dieu et l'homme, le Christ et l'Église, l'Église et les religions non chrétiennes, suivant une logique qu'il élabore pour la théologie, non pas seulement suivant la logique aristotélicienne, qui est philosophique. Le Mystère se comprend grâce aux paradoxes où les termes opposés s'unissent dans une synthèse supérieure.

Summary. — Henri de Lubac put himself at the service of a Church whose mission is to bring to existence the «new man» born of the mystery of the Cross. His service of that Church was that of a jesuit, obedient and free, collaborating in a brotherly enterprise. Lubac throws a new light on primeval questions (God and humankind, Christ and the Church, the Church and the non christian religions) according to a logic which he works out for theology... a logic which does not exclusively follow the philosophical logic of Aristotle. He apprehends the Mystery through paradoxes in which the opposite terms unite into a superior synthesis.